VICARIAT DE SAINT-ALBERT

Edmonton — Indian Agency — 17 Octobre 1903.

Voyage aux Montagnes Rocheuses.

AU R. P. TATIN.

Mon Révérend Père,

Mon premier mot doit être un mot de remerciement pour la faveur que vous nous avez obtenue. Au printemps dernier je vous avais écrit pour solliciter votre intercession auprès du T. R. P. Général dans l'intérêt du petit séminaire de S. Albert. Notre requête a été entendue et ici tous vous sont reconnaissants pour le professeur d'anglais qui nous a été accordé.

Ma dernière lettre en date du mois de mars partait du Lac Sainte-Anne. Depuis cette époque, mon Révérend Père, votre serviteur a parcouru beaucoup de pays. Si vous le permettez, nous allons refaire ensemble ces voyages, mais très rapidement.

La mission donnée au lac Sainte-Anne m'occupa un mois ; puis je retournai à Stony-Plain, où Mgr Legal m'avait envoyé à mon arrivée d'Ottawa.

Le R. P, VÉGREVILLE avait alors la charge de la mission S. Jean l'Evangéliste, établie dans une réserve de sauvages ; il desservait en même temps la mission de Spruce-Grove en faveur des Blancs et des Métis. Je passai la Semaine-Sainte à la première de ces missions.

Le lundi de Pâques je partis avec Mgr pour le Landing. Nous y arrivâmes le vendredi soir de la même semaine. Le lendemain Sa Grandeur m'envoya visiter les quelques familles métisses, qui se trouvent au lac S. Jean-Baptiste. Cette localité n'est qu'à 15 milles de Landing, mais comme la saison était déjà bien avancée, il me fallut faire ce

trajet à cheval. Pendant ma visite je m'efforçai de ramener l'union entre deux couples qui vivaient séparés. Mgr fit les offices du dimanche au Landing et administra quatre ou cinq confirmations. Et le lundi vers midi nous reprenions le chemin de S. Albert.

Le samedi suivant, pour répondre au désir du bon P. Simonin, je me rendis à sa mission de la Rivière-qui-barre, où le lendemain, dimanche, je chantai la grand'messe et prêchai en cris et en anglais Le Père, en plus de la Réserve, doit s'occuper de deux autres missions, S. Charles et le lac de la Norme. Les exercices de la mission durèrent trois semaines. Je revins ensuite à S. Albert accompagné du P. Simonin.

Le R. P. Supérieur de S. Albert m'avait déjà invité à donner la retraite préparatoire à la première communion qui devait se faire à l'Ascension. Durant trois jours et trois fois par jour, je prêchai en cris, en français et en anglais.

Le lendemain de l'Ascension je me rendis à Edmonton pour donner une petite mission aux Métis de la paroisse. En même temps je dus préparer à la première communion les enfants parlant la langue crise.

Ce travail à peine achevé, le R. P. Dauphin me demanda d'aller le remplacer à la mission d'Hobberna, pendant qu'il irait prêcher des retraites aux Religieuses du district de Calgary.

Enfin sur la fin de juin, je regagnai Stony-Plain. Mgr venait de me confier les missions S. Jean et S. Joseph. Je me mis immédiatement à faire les réparations nécessaires à la première de ces missions.

Les sauvages répondirent à mon appel pour m'aider à agrandir le cimetière. De son côté le frère Landry, que Mgr m'avait prêté, renouvelait le toit de la cuisine et la peinture de la maison qui sert aussi de chapelle.

Avec la fin du mois d'août arrivait le moment de partir pour les Montagnes Rocheuses.

Depuis le commencement de nos Missions, un Père se rend tous les deux ou trois ans ordinairement à Jasper-House, afin de faciliter aux catholiques de cette contrée l'accomplissement de leurs devoirs.

Le Jasper-House, ancien fort de la Cie de la Baie-d'Hudson, est à 260 milles sud-ouest du lac Sainte-Anne.

Cette année l'obéissance me désigna pour ce ministère et du même coup me condamna à faire 500 milles à cheval en l'espace d'un mois. Les catholiques de la Montagne sont des Métis anglais, français et iroquois, mais tous parlent le cris — sorte de nomades vivant de chasse. — Tous les ans, un grand nombre d'entre eux vont au lac Sainte-Anne pour vendre leurs fourrures et profitent de cette occasion pour voir le Père chargé de cette mission.

Comme les derniers préparatifs de ce voyage devaient se faire à Sainte-Anne, je dus m'y rendre quelques jours avant le départ qui devait avoir lieu aux premiers jours de septembre. M. Jean-Baptiste Setendre, dont la réputation de voyageur est faite depuis longtemps, avait été choisi pour guide. C'était un vendredi ; le soleil qui était resté caché pendant plusieurs jours, nous apparaissait tout radieux et un ciel sans nuages nous annonçait une magnifique journée. Nos quatre chevaux sont sellés : deux portent nos bagages et les deux autres sont à la disposition de votre serviteur et de son guide. Un dernier adieu au P. Lizee et en route. A la première étape j'eus la douleur de perdre mon chapelet bénit par Léon XIII, d'heureuse mémoire. Je cherche, mais en vain. Pour ne point trop forcer nos montures dès le début du voyage, mon guide me conseilla de faire halte de bonne heure. Lorsqu'on chevauche dix heures par jour, il importe de choisir un endroit où les chevaux puissent pâturer tout à leur aise.

Jean-Baptiste qui connaissait ce chemin de longue date, avait bien choisi. Le coucher du soleil était si beau que pour tente on se contenta de la toile azurée tendue au-dessus de nos têtes.

La nuit fut plutôt froide ; aussi les moustiques et les maringouins nous laissèrent-ils dormir en paix. Nous voulions le lendemain pour partir devancer le lever du soleil, mais comme nos chevaux s'étaient un peu éloignés du campement, nous n'avons pu nous mettre en route avant 7 heures. Jusqu'à présent nous avions suivi un chemin de voitures, bien mauvais il est vrai, mais préférable cependant à l'étroit sentier que désormais nous avions devant nous. Pendant toute la matinée, nous restons engagés dans des parages impossibles. Ma monture enfonçait dans les marécages jusqu'à mi-jambes et souvent pour la soulager je devais aller à pied. Au sortir des marais ce sont d'épaisses forêts où les branches du saule et de l'épinette vous fouettent cruellement le visage, et je ne parle pas de la tyrannie des moustiques. Beaucoup de ruisseaux aussi, et plus d'une fois nous avons failli prendre un bain involontaire ; par surcroît de malchance on eût dit que les chevaux attendaient précisément ces passages critiques pour faire de faux pas. Avec cela que de détours : décidément ceux qui ont tracé ce sentier ont mis de côté l'axiome que « entre deux points le plus court chemin c'est la ligne droite ». A midi nous atteignons les bords de la rivière Punbina. Nous nous arrêtons pour prendre quelque nourriture.

Pendant que nos chevaux se restaurent, j'essaye de tendre mon hameçon, mais de poissons point.

A 2 heures nous passons la rivière à gué et nous marchons jusqu'à 7 h. 1/2. C'était un samedi soir. Le ciel était couvert et nous devions nous attendre à quelque changement atmosphérique. Pour prévenir toute surprise

nous dressons notre tente. Le lendemain dimanche, pluie abondante. Je célèbre la Sainte Messe, et après le déjeûner, en attendant que le ciel s'éclaircisse nous nous mettons, mon guide et moi, à chanter des cantiques ; mais la pluie ne discontinua pas de toute la journée. Le lendemain matin à notre réveil nous constatons qu'une inondation menace notre gîte. Jean-Baptiste sut conjurer le danger.

Vers 3 heures, la pluie ayant cessé, on se hâta de partir. Vous devinez qu'avec cette pluie diluvienne les ruisseaux avaient gonflé et que les quelques petits ponts jetés çà et là avaient été emportés par le courant. Au bout de deux jours et demi de marche nous arrivons à la rivière Mac Leod. Maintenant nous pourrons aller plus vite ; seulement je crains, mon Rév. Père, que les aspérités non du chemin, mais de mon style ne vous fatiguent. Comme nous arrivions à ce vaste cours d'eau, les chevaux d'une caravane qui nous avait précédés de quelques jours, la traversaient à la nage. Les nôtres les suivirent de près. Cette petite caravane se composait de trois américains et d'un métis qui leur servait de guide. Nous avons eu le plaisir de voyager ensemble jusqu'à Jasper-House. L'inexpérience de ces Messieurs dans une contrée pour eux inconnue nous amusa fort; du reste ils étaient par tempérament, je crois, d'humeur joviale. Quel ne fut pas notre étonnement le lendemain matin de voir le sol couvert de trois ou quatre pouces de neige. Notre voyage n'en devenait que plus pénible. La neige des arbres qui bordaient le sentier nous tombait sur la tête aussitôt qu'on touchait aux branches. Heureusement que le soleil voulut bien se mettre de la partie et la faire disparaître en quelques heures. Le soir nous campions au Grand Remous. Le lendemain dimanche, ma messe finie, nous fûmes tous d'accord pour faire un bout de chemin.

Le lundi dans l'après-midi nous rencontrons Evans

Moberly, un commerçant de Jasper-House. Il allait au lac Sainte-Anne. Il m'apprend que personne encore n'est arrivé à Prairie-Creek, où devaient se réunir les gens de la Montagne pour la visite du missionnaire. Cette nouvelle me contrariait. Nous continuons notre trajet : jusqu'au soir ce ne sont que bourbiers, arbres abattus par le vent, nos chevaux n'en peuvent plus. Enfin voici une clairière, nous en profitons pour y camper. Sur les milliers d'arbres qui nous entourent pas une feuille. Le feu était passé par là, allumé par quelque caravane qui espérait bien à son second voyage trouver du bois sec en abondance. Les branches desséchées qui couronnaient encore la cime des pins d'une hauteur extraordinaire gémissaient tristement au souffle du vent sur leur malheureux sort.

Après un maigre repas enlevé de bon appétit, on s'abandonne au sommeil : couche bien dure, nuit froide. On se lève assez à temps pour voir le soleil s'élever au-dessus d'un horizon tout dentelé ; le beau ciel était moutonné de petits nuages blancs comme neige, qui se hâtèrent de s'enfuir à l'approche du soleil.

Vers 1 h. de l'après-midi nous apparaissaient enfin les fameuses Montagnes Rocheuses. Elles nous semblaient tout proche, malgré les 25 milles qui nous en séparaient encore. Il y avait à peu près une heure que le soleil avait disparu derrière la ligne qui sépare le ciel de nos montagnes, lorsque nous arrivons à Prairie-Creek. Prairie-Creek possède un petit magasin appartenant à Mrs Jock et Gregg. Nous avions du plaisir à voir une hutte habitée; c'était la première que nous rencontrions depuis notre départ du lac Sainte-Anne. Désappointé de constater que nul des gens attendus n'était venu, je me décidai à pousser jusqu'à Jasper-House, où se trouvaient quatre ou cinq familles déjà de retour à leurs quartiers d'hiver. De Prairie-Creek on alla camper près de Fiddle-Creek, sur les

bords enchanteurs d'un ruisseau aux eaux glaciales et limpides.

Nous étions au pied de la Montagne, à l'abri des vents, pas d'autre bruit que celui de l'onde cristalline. J'arrive au terme de mon voyage le vendredi matin. Les familles avaient attendu le missionnaire jusqu'à la mi-septembre ; passé cette date, elles ne comptaient plus sur sa visite. Aussi quelle consolante surprise de me voir. Leurs huttes s'élèvent près de la rivière Athabaska dont les rives sont encaissées par ces immenses montagnes. Si le poète latin a dit parlant du marin : *undique mare undique coelum*, ces montagnards à leur tour peuvent bien dire : *undique montes undique coelum*. Ces sommets que la neige n'abandonne jamais forment un rempart impénétrable à l'ennemi le plus redoutable.

Spectacle grandiose pour le voyageur, défiant le pinceau le plus riche, lorsque le soleil dore de ses rayons les flancs sauvages de ces montagnes ou lorsque les nuages les entourent comme d'une ceinture, tandis que leurs cîmes perçant la brume s'élèvent à des milliers de pieds plus haut.

Je passai cinq jours avec nos catholiques. Leur petit nombre simplifiait mon travail : une vingtaine de confessions, une douzaine de communions dont cinq premières communions et un baptême.

Le 22 septembre je repartais pour Prairie-Creek. Hélas ! aucune nouvelle des 15 familles que je n'avais point rencontrées. Il est facile de comprendre la tristesse du missionnaire en pareille circonstance. Je me consolais cependant à la pensée que beaucoup avaient vu le prêtre dans le courant de l'année. Comme personne ne savait quand elles arriveraient et que d'autre part je redoutais la venue des neiges, je me décidai à quitter le pays. En 5 h. 1/2 de marche nous étions sur les bords de la rivière

Mac Leod. Par suite des pluies continuelles elle avait grossi démesurément ; impossible de la passer à gué, il fallut faire un radeau, et nous eûmes quelque difficulté pour la faire traverser à nos chevaux qui craignent beaucoup l'eau glaciale.

Durant ce voyage, malgré la solitude de ces contrées, nous n'avons pas rencontré de gros gibier. Seules des perdrix nous saluaient à notre passage ; sans doute elles ont dû trouver notre politesse bien cruelle, puisque c'était avec nos fusils que nous leur rendions leur salut.

Nous étions déjà en plein cœur de l'automne : les feuilles qui jonchaient le sentier, la disparition de la verdure nous le disaient assez.

Le 2 octobre nous arrivions au lac Sainte-Anne avec une tempête de neige. Et c'est dimanche dernier seulement que j'ai pu rentrer chez moi.

Tel est, mon Révérend Père, en quelques mots, le résumé de mon humble ministère depuis mon retour d'Ottawa. Puissent ces détails imparfaitement racontés vous intéresser.

Veuillez agréer.

P. Beaudry, o. m. i.

PROVINCE DES ETATS-UNIS

Noces d'or sacerdotales du R. P. Joseph Mangin, supérieur et curé de la paroisse St-Joseph de Lowell.

Lowell, 26 octobre 1903.

En 1892, la Maison St-Joseph de Lowell célébrait, de concert avec la paroisse, les noces d'or religieuses du R. P. Garin, parti depuis, et avec beaucoup d'autres, pour un monde meilleur. Il y eut à cette occasion des fêtes inoubliables.